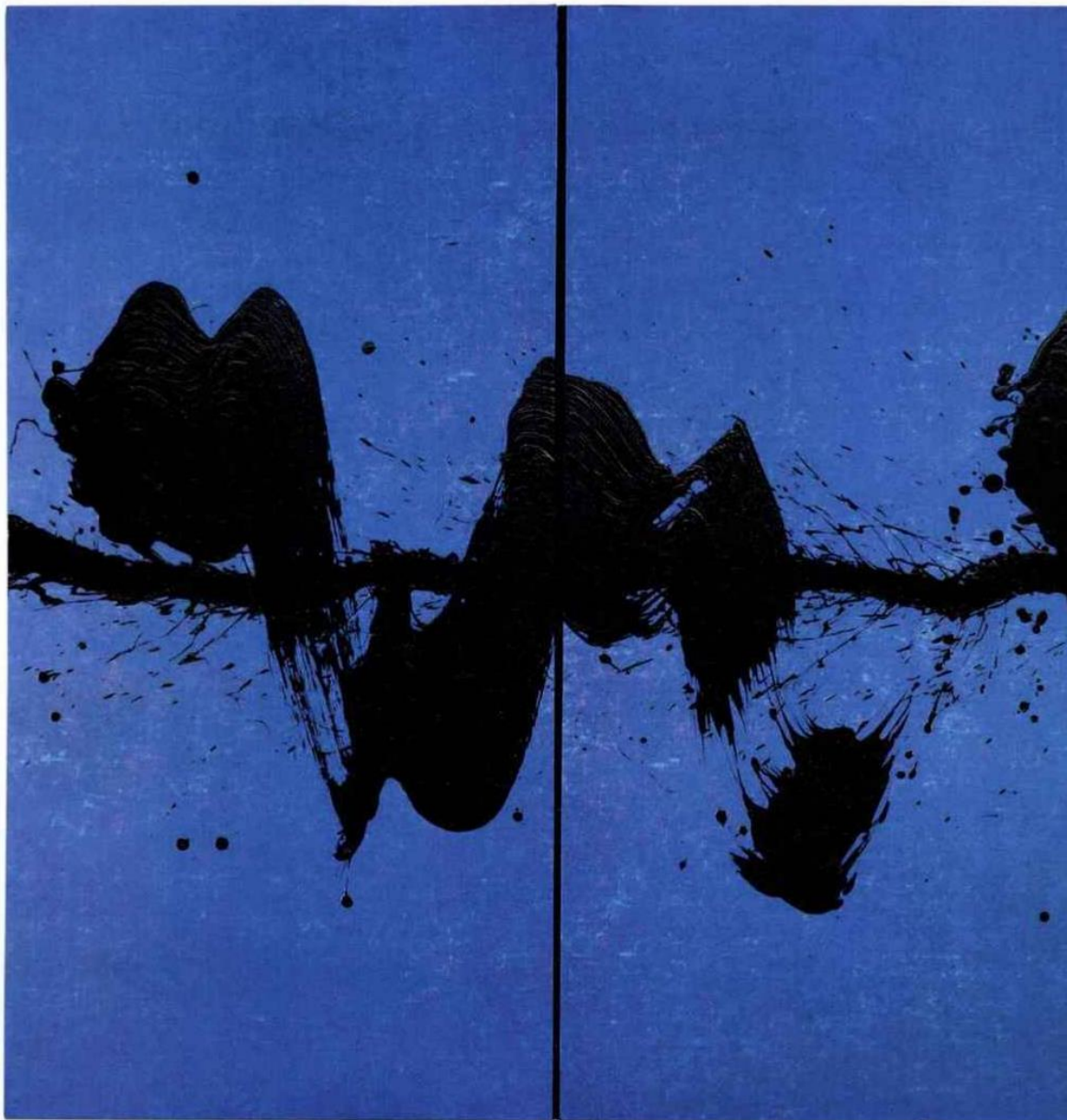


*Transfuge*

Octobre 2019



*Paysage du flux*, 2007, Acrylique et technique mixte sur toile, 183 X 610

**« J'ai mis du temps à  
comprendre qu'il fallait accepter  
de ne pas avoir peur du vide »**

# Galerie Lelong & Co.

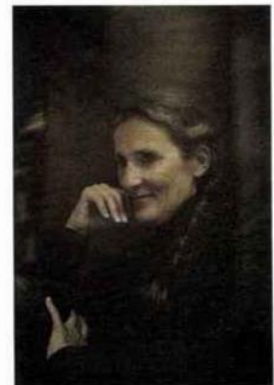
Paris – New York

---



L'artiste **Fabienne Verdier** exposée au **musée Granet** à Aix-en-Provence revient sur une existence de vagabondage au cœur du souffle, entre Occident et Orient, ponctuée de batailles avec la matière.

PROPOS RECUEILLIS PAR FABRICE GAIGNAULT - PHOTO LAURA STEVENS



## SUR LES TRACES DE CEZANNE

Fabienne Verdier, Musée Granet, Aix-en-Provence, jusqu'au 13 octobre.



**A**rrive un jour, un peu lointain, un livre intitulé «Entre ciel et terre» avec cette dédicace intrigante : «Vagabondages au cœur du souffle». Sur la couverture une grande traînée de rouge tel un écoulement fugitif, un saignement crevant une immensité de vert. Fabienne Verdier dont le Musée Granet présente une belle rétrospective n'a jamais cessé d'interpeller à travers ses voyages nomades ce qu'elle appelle les forces du vivant. Débarquée tout juste de sa cabane au Canada, l'artiste atterrit doucement, là, dans ce bar d'hôtel parisien où elle propose que l'on se réchauffe à coups de whiskies canadiens et japonais. Fabienne Verdier se remet d'un violent vol nocturne avec des turbulences énormes, qui, me dit-elle, «lui faisaient prendre conscience de notre fragilité au cœur des ténèbres agitées.» Ces turbulences énormes ? D'une certaine façon ce qu'elle peint en se plongeant jour après jour depuis près de quarante ans dans «le grand flux du réel» et en y découvrant bien des émerveillements. Fabienne Verdier est la vigie de cette chose qu'on n'arrive pas à saisir et qui est la vie. Qu'est-ce que c'est que le vivant ? Cette artiste qui dit agir comme un sourcier, «afin d'aller capter les sources vives et les forces à l'œuvre» n'est jamais au plus près de la réponse lorsqu'elle capte

le battement d'aile d'un oiseau. Ce trait, cette modulation, cette onde exprimant en quelques coups de pinceaux fugitifs un je ne sais quoi de saisissant, ce mouvement en constante mutation, en constant devenir où passé, présent et futur sont soudain abolis pour entrer dans l'éternité de l'instant. «J'ai essayé de toucher ça mais c'est presque impossible. C'est un idéal, comme

un frottement furtif.»  
Devant les dernières toiles des Sainte-Victoire montrées au musée Granet, le spectateur se retrouve devant des formes abstraites comme suspendues et surgissant du vide. Un surgissement spontané où l'on se demande : est-ce figuratif, est-ce abstrait ? «Je crois que je ne sais plus où est la

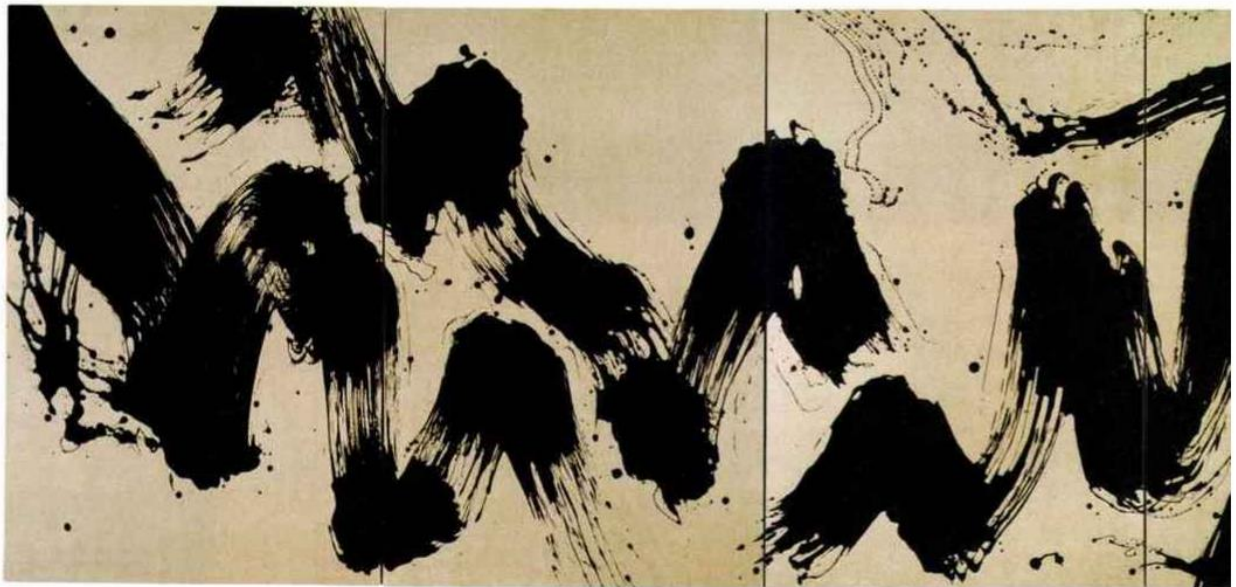
**« Comment éveiller celui qui regarde, c'est une de mes grandes questions »**

limite de ce qui s'est passé. Tout ce qui m'importe en définitive est l'acte de saisir au vol. Peut-être un peu comme le pêcheur à la mouche.» Au Canada ou ailleurs. Vers les lointains si près.

### Comment est arrivée votre fascination pour l'Orient ?

Aux Beaux-Arts de Toulouse (étudiante de 1979 à 1983 NDLR), j'ai très vite essayé de frotter mon esprit et mon petit cerveau à d'autres cultures parce que je sentais qu'il existait d'autres mécanismes de pensées aussi intéressants que les nôtres. Et c'est par ce cheminement que je me suis

*Paysage de l'Oberland à la tombée du jour II, 2008, Acrylique et technique mixte sur toile, 240 X180 cm*



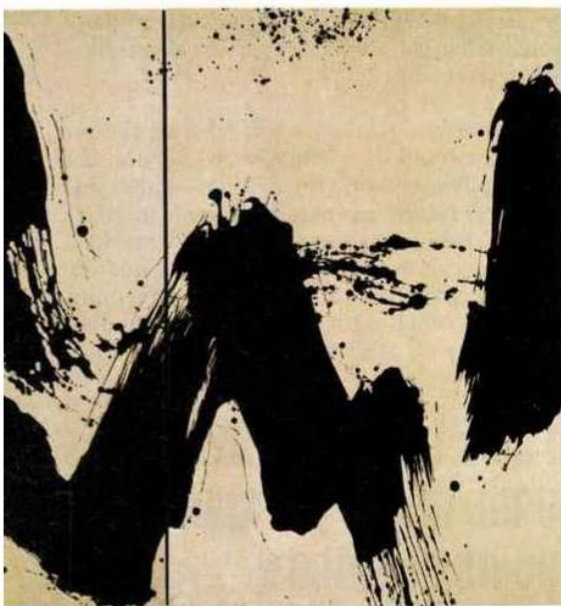
approchée de cette culture multimillénaire qu'est la culture chinoise. Sans doute aussi parce que je m'intéressais à la maîtrise spontanée de la matière en peinture. Je sentais qu'il y avait quelque chose d'essentiel pour parler du vivant et que souvent, en Occident, on était dans une représentation fixe, immobile, inerte et parfois presque morte des choses complexes. Je partageais cette intuition de l'instant dont parle Bachelard, comment éveiller celui qui regarde, telle était une de mes grandes interrogations.

**C'était pourtant une époque, les années quatre-vingt, où les jeunes générations d'artistes délaissaient le support de la peinture pour se diriger vers d'autres horizons, ceux des performances ou des installations. Cela ne vous a pas effleurée ?**

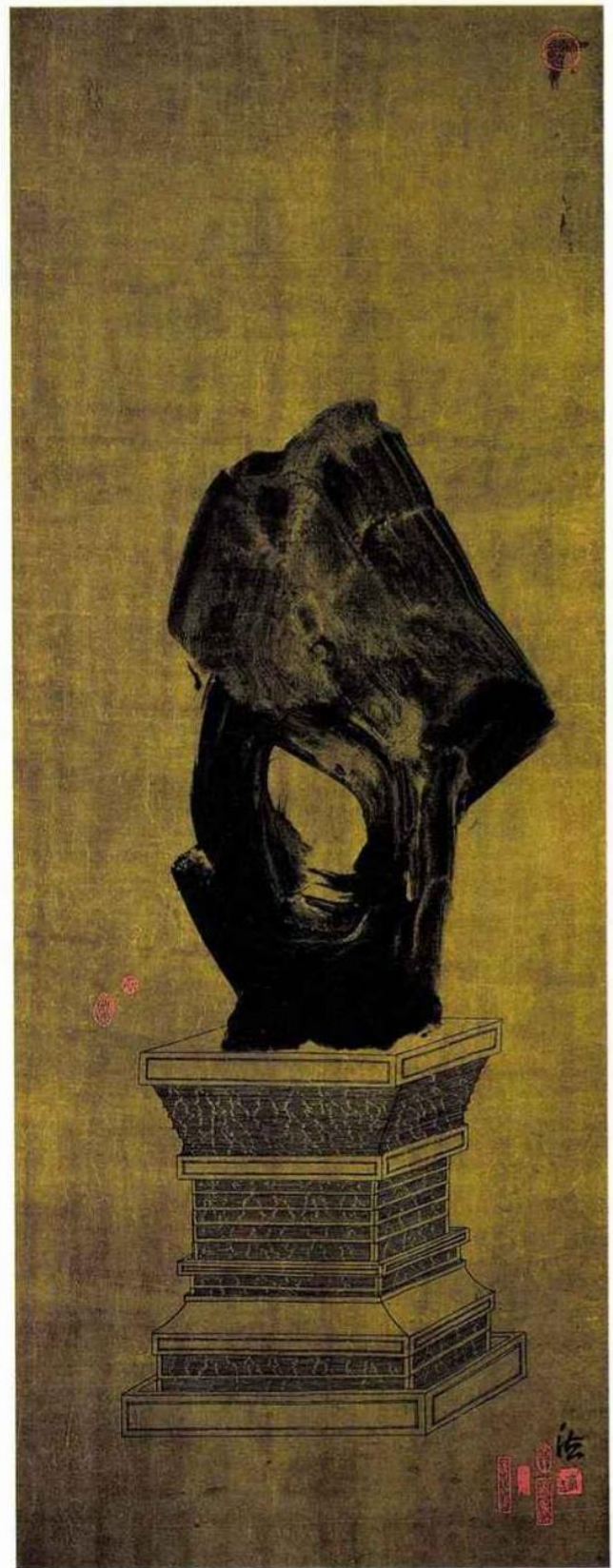
Je n'étais pas encore attirée par ces modes de création. Je pensais plutôt vie ascétique et comment développer une sorte d'intériorité afin d'avoir des choses à dire en peinture, en réaction à ce que je voyais autour de moi. L'art me semblait de moins en moins incarné par une forme d'expérience intérieure, par une substance de pensée. Il me fallait commencer par apprendre à vivre et à être. Et comment être ?

**La découverte de la Chine a été chez vous un moment crucial.**

Oui, c'était d'abord une réponse à la question qui me hantait, celle de la recherche du sens en peinture. Accepter de mettre de côté pour un temps tout un pan de la culture occidentale et ses



*Pierre de méditation I*, Encre de Chine sur toile de soie, 155 X 60 cm



mécanismes de penser, la manière d'observer le monde telle qu'on me l'avait enseigné. Mettre à plat tout ça prend du temps. J'ai dû désapprendre ce à quoi on m'avait formée : contempler le monde par la perspective euclidienne et le point de fuite. Difficile d'avoir un champ de perceptions aussi différent, une autre vision de la réalité.

**Vous avez commencé par la calligraphie. Qu'est-ce qui vous a décidé à passer à la peinture ?**

De vieux lettrés chinois qui m'ont dit : « Si tu veux apporter quelque chose de nouveau à la peinture et à l'abstraction occidentale, il faut que tu t'empares de l'essence de la peinture chinoise qui est cette maîtrise de la spontanéité, de la fluidité. » Il s'agissait de comprendre comment transmettre en même temps du sens, du signifié, de la substance, de la poésie. La philosophie est une expérience intérieure qui se devait de passer par l'instantanéité. Ce processus n'est pas simple, ça prend du temps.

**J'aime l'histoire de votre vieux maître chinois qui, après avoir longuement refusé de vous ouvrir les portes de son enseignement, vient un jour chez vous et vous dit ceci : « je veux bien t'enseigner mais ça prendra dix ans ».**

Cette expérience a été extraordinaire mais en même temps difficile à vivre. Je suis rentrée de Chine gravement malade mais peu importe, j'ai tellement appris. À la fin de cet apprentissage de presque dix années, je me suis à nouveau enfermée en France pendant de longues années parce que je me suis rendue compte que je ne voyais plus rien. Je ne lisais plus la culture occidentale de la même manière tellement j'avais développé une autre perception des choses. J'ai dû prendre toutes ces années pour revisiter les maîtres flamands du XVI<sup>e</sup> siècle ou les expressionnistes abstraits américains.

**Cette soif de peindre et de lire vous vient-elle de vos parents ?**

Oui, sans doute, et j'ai eu beaucoup de chance dans le temps de malheur de la séparation de mes parents, alors que j'étais petite. Mon père a été l'un des premiers dans les années soixante, soixante-dix à emménager sur une péniche sur la Seine qu'il avait amarrée au pied du Palais de Tokyo devant le Musée d'Art

moderne. C'était un idéaliste qui avait construit huit petites cabines pour ses cinq enfants du premier mariage et les trois enfants suivants. Mais ce qui était extraordinaire c'est que le week-end, quand on se retrouvait chez lui, on faisait du patin à roulettes autour du pouce de César. Dès l'âge de six ou sept ans on allait voir toutes les expositions au musée d'Art moderne et au musée de l'Homme. J'ai senti à cette époque que cet univers-là me parlait. L'art m'a aidé à donner du sens à l'existence.

**Vous semblez être guidée par la question : qui suis-je au moment où je peins.**

Se connaître, explorer qui l'on est, et quelles sont les informations que nous échangeons avec le monde sensible. Des questions que l'on n'enseignait peu aux Beaux-Arts. On ne prend parfois plus le risque d'aller capter l'essence du réel puisque les outils permettent désormais de peindre la réalité sur tirages numériques. C'est compliqué de faire un saut dans le vide afin d'essayer d'explorer, de tenter de saisir autre chose que cette illusion du réel par la figuration.

**C'est ce qui vous a justement intéressée dans votre travail in situ autour de la Montagne Sainte-Victoire ?**

Oui, tout le processus m'a pris deux ans. Je l'ai gravie et arpentée avec toiles et pinceaux géants. Cézanne, après une vie de travail acharné, confia que parfois, en rentrant de ces séances de peinture sur la montagne Sainte-Victoire, il avait l'impression que ses yeux saignaient à force d'essayer de comprendre ce qu'il y avait derrière ce voile de la réalité, derrière cette montagne. Il avait perçu, à la fin de sa vie, dans ses dernières aquarelles, que c'étaient peut-être des atomes en mouvement.

**Après presque quarante ans de travail enfermée dans la solitude de votre atelier, vous souhaitez sortir du huis clos de l'abstraction et aller voir ce qui se passait en retournant sur le motif ?**

Oui, même si cela pouvait constituer une mise en danger violente de s'extraire de la solitude de l'atelier, de cet enfermement entre quatre murs. Je n'étais jamais retournée en immersion dans la nature pour peindre. Et là, j'ai compris à quel

**« J'ai dû désapprendre ce à quoi on m'avait formée : contempler le monde par la perspective euclidienne et le point de fuite »**

point c'est très difficile à traduire. J'avais inventé un atelier nomade pour essayer d'aller de l'avant avec des ânes trimbalant trois cents kilos de matériel, tout ça pour peindre avec cet énorme pinceau suspendu à une structure mobile. J'ai failli abandonner en me demandant ce que je venais faire là. Je me suis battue contre la matière pour tenter de capter les forces telluriques de la montagne. Je me disais que si j'arrivais à peindre ces forces-là, peut-être que les gens du pays d'Aix arriveront à percevoir la poésie de la genèse de Sainte-Victoire. Je cherchais sa présence vibratoire, mais je n'y arrivais pas.

### Comment y êtes-vous parvenue ?

Par pur accident. Un jour, les éléments se sont déchaînés avec des rafales de vent de plus de 86 km/h, entraînant une tempête de grêle. Je me suis dit, ce n'est pas possible, je dois renoncer, tout va être anéanti, mais soudain, je me suis aperçue que le vent commençait à faire frissonner l'écoulement de matière de mon pinceau sur la toile et ça y était ! Pourquoi pester contre les éléments ? Pourquoi ? Il fallait que j'accepte de rentrer en contact avec ces nouvelles forces que je ne connaissais pas. J'ai commencé alors à peindre avec le vent, la grêle, la pluie. Le vent a creusé des fractales dans la matière fraîche et a créé des reliefs dans le microcosme de la peinture, de manière poétique très proche de reliefs. Il y avait une poésie concrète qui s'installait dans cette saisie abstraite des choses. La pluie et la grêle avaient recréé la peau de la minéralité de la montagne.

## « Je me suis battue contre la matière pour capter les forces telluriques de la montagne »

**Lorsque vous dites que vous commencez toujours par peindre l'évocation du vide, n'y a-t-il pas quelque chose de l'ordre du questionnement des origines ?**

Ce vide est fondamental, c'est de celui-ci que surgit toute chose. Il éclate de mille et une formes d'énergies. J'ai mis du temps à comprendre qu'il fallait accepter de ne pas avoir peur du vide et ses excès pour y voir surgir l'infinie manifestation des formes du monde. Du vide surgit la forme et la forme est la manifestation du vide. C'est quand même quelque chose d'un peu fou.

### Quel rôle l'art doit-il tenir aujourd'hui ?

Un rôle certainement essentiel pour donner du sens à nos existences menacées. Mais aussi créer du lien social et nous sortir de nos solitudes. Essayer d'habiter poétiquement ce monde qui s'emballe. La grande bataille d'aujourd'hui va être de continuer, coûte que coûte, de tenter de s'émerveiller devant ce miracle de la vie sur cette petite terre fragile que nous avons tous en partage.

*Montagne Sainte-Victoire, 2018,  
Acrylique sur toile,  
178 X 355 cm*

